

# PROLOGUE

## MÉSAS, COALITION IMPÉRIALE.

Son ombre vacillait à la lueur des flammes. Elle recouvrait par son immensité l'ensemble de la carte étalée devant lui. Forêts, monts et vallées : rien ne semblait lui résister. Rien ne *pouvait* lui résister.

La main de l'Empereur caressait doucement les dorures de la couronne. Il se délectait de son pouvoir qui, à cet instant, était comme infini. Ses yeux verts balayaient avec rage l'étendue de la carte. Il lui brûlait d'étendre les frontières de sa domination. Il lui brûlait de réunir toute l'Auritanie sous sa propre bannière.

Meneris Ier de la maison Tolbias n'était que le souverain de l'Est. Seize ans auparavant, n'étant alors qu'un enfant, il avait vu conquises ses terres ancestrales. Les nains, leurs ennemis de toujours, avaient capturé son père. Il en était mort, entraînant dans sa tombe l'époque des défaites.

Meneris avait des envies de vengeance. Il n'était plus le fils d'un monarque vaincu. Il était celui qui assouvissait l'Auritanie. Trois ans après sa majorité, à quelques jours de son mariage, il était temps pour lui d'accomplir sa destinée.

Il prit appui sur son trône pour se lever majestueusement. Son regard se porta sur ceux qui se trouvaient autour de la grande table du Conseil. Le long de son cou palpitait une veine, et sa mâchoire crispée durcissait ses traits.

Ses conseillers observaient sans mot dire l'expression de sa froide colère. Leurs mains tremblaient imperceptiblement. Ils semblaient attendre que l'Empereur explose. Illustres aristocrates et stratèges émérites, ils étaient les Grands de la Coalition. Mais face à l'Empereur, ils n'étaient personne. Face à

sa colère, ils n'étaient rien. Ils n'étaient que les témoins d'une volonté despotique et impulsive.

Les yeux de Meneris se tournèrent vers un immense tableau. C'était le portrait d'Andréus Ier, le plus illustre de ses prédécesseurs. Deux cents ans plus tôt, c'était lui qui avait fondé la Coalition. C'était lui qui avait uni les royaumes humains de l'Est. C'était lui qui avait associé au nom des Tolbias la gloire, la victoire et le titre d'Empereur.

Depuis, la Coalition avait été piétinée. Elle avait été méprisée. Mais elle allait se relever. Par son mariage, Meneris allait sceller le destin des royaumes des hommes. L'Ouest était désormais son allié : l'Empire de Crésus allait devenir sien. Tous les autres suivraient, les uns après les autres, par la guerre s'il le fallait. Et puis un jour, il régnerait sur le continent tout entier.

Un rictus féroce se dessina sur son visage. L'Empereur s'éclaircit la voix. La foudre frappa, le tonnerre gronda : les murs se mirent à trembler.

La voix du souverain, grave et impétueuse, claqua comme un fouet dans le silence macabre.

— Messires, nous partons en guerre. L'Auritanie sera bientôt mienne.

# CHAPITRE 1

## ESPLANADE DU PETIT PORT, VÆXANN, ÎLES VÆXANN.

Salezinerla'Orlothin portait l'uniforme qu'il avait toujours rêvé de porter. Lui, le simple *erla'*, portait ce long caban noir aux boutons d'or. Lui, le jeune Elurien qui n'était dans la marine que depuis deux ans, était vêtu de ce pantalon rouge réservé aux élites.

Lui, Salezinerla'Orlothin, allait, peut-être un peu plus tôt que prévu, devenir amiral des Flottes Vœxann.

Cette simple pensée suffisait à le remplir de fierté. Il allait devenir le commandant en chef de la marine la plus puissante du monde. C'était pour lui la consécration de plusieurs dizaines d'années d'études, apprenant de la stratégie militaire à la géopolitique du continent. Désormais, même s'il n'avait passé que deux ans dans la Marine, il se sentait prêt. Il était entraîné, et n'avait qu'une seule hâte : commencer son travail d'amiral. L'aboutissement de sa courte carrière.

Les yeux rivés vers l'esplanade, de l'autre côté du hublot, Orlothin avait les yeux embués de larmes. Il pensait à ce jour, deux ans auparavant, où il avait appris qu'il allait devenir amiral. À ce jour qui avait changé sa vie – qui lui avait donné un sens. Vœxammenha'Huultdeon, le patriarche le plus influent de la Nation, lui avait proposé de prendre la succession de son frère Balgazor, l'actuel amiral à la santé préoccupante. Orlothin se souvenait la vague d'euphorie, de

---

<sup>1</sup> Voir note page 441 : *la société aqualish* (N.d.l.A)

fierté et de satisfaction qui l'avait alors envahi. Ses efforts avaient enfin été récompensés !

Il était ensuite devenu capitaine, fonction dans laquelle il s'était illustré. Et voilà qu'à présent, il accédait à la fonction suprême. Rien n'aurait pu le combler davantage – mais ce n'était pas une surprise. En vérité, il avait été destiné à l'armée. Depuis sa naissance, toute son éducation avait été faite pour qu'un jour, il apporte la gloire à sa famille, en devenant un commandant éminent de la Marine, un capitaine illustre. Devenir amiral était au-delà de ses espérances. C'était plus qu'un fierté... c'était un honneur. L'honneur suprême. D'ici peu, il serait Salezinerla'Orlothin, l'amiral des flottes Voexann ! Il serait à la tête de la plus grande, la plus puissante flotte du continent !

Un sourire égayait à présent la figure longiligne du futur-amiral. *Ce visage – mon visage – va rentrer dans l'Histoire*, se promit Orlothin en contemplant son reflet dans le hublot. Il détailla sa peau beige-bleue et ses yeux verts au regard intense et profond qui lui attribuaient un charisme indéniable malgré son jeune âge. *Je ne serai pas un amiral comme les autres...* se dit-il. *Je veux qu'on se souvienne de moi.*

Au fond de lui, il savait que tous les amiraux avaient dû se faire la même promesse – et finalement, bien peu avaient marqué l'Histoire de leur empreinte. *Mais je serai différent*, voulait-il croire naïvement, probablement comme tous les autres. Enha'duërn, le chef des dieux, déciderait pour lui.

Orlothin fut tiré de ses rêves de gloire et de grandeur par le son des cornemuses et des ventrioms. La cérémonie commençait.

Il sortit de la cabine de l'*Ehurien*, le navire amiral des Flottes Voexann, qu'il occupait jusqu'à présent. Il se mit à marcher lentement dans les couloirs étroits du vaisseau multi-centenaire, le cœur battant d'excitation et d'inquiétude. Quelques murmures de la part des mousses le suivirent sur son trajet.

Sa main resta suspendue quelques instants devant la poignée de la porte menant au pont principal. Quand il trouva le courage de la tourner, il fut assailli par un vacarme extraordinaire. Les applaudissements et les cris de la foule réunie sur les canaux, les digues et les contours de l'esplanade couvraient les efforts de la fanfare militaire.

Orlothin essuya ses mains moites et ôta d'un geste du bras une poussière imaginaire sur son caban noir embelli de fils d'or. Submergé par les bruits, il avait l'impression d'être sorti de son corps, de n'effectuer que des gestes mécaniques guidés par son instinct. Il monta sur la passerelle, la traversa, puis posa le pied sur l'esplanade du Petit Port. Devant lui s'étalait une mer de blanc,

de bleu et de noir, faite des uniformes des quinze mille marins réunis pour l'occasion. Tous se tenaient au garde-à-vous, le sabre brandi, dans une incroyable démonstration de force et de respect. Orlothin adressa des sourires et des signes de tête aux marins qu'il connaissait ou croyait reconnaître.

La place était si grande qu'il lui fallut plusieurs minutes pour la traverser. Quand il arriva enfin à son extrémité, le patriarche Voexannenha'Huiltdeon lui adressa un sourire crispé et l'invita à le rejoindre sur l'estrade spécialement installée pour l'occasion.

Orlothin s'agenouilla devant lui. Au même instant, la fanfare se tut et les cris de la foule s'interrompirent brusquement.

— Salezinerla'Orlothin, déclara le patriarche d'une voix forte et profonde. En vertu des traditions immuables de notre glorieuse Nation, je te nomme amiral des Flottes Voexann. Que ton pouvoir nouveau te confère sagesse, honnêteté, courage et respect. Puissent tes actes être guidés par l'espoir d'un monde plus libre et par la noble aspiration à la paix.

Une larme perla sur la joue d'Orlothin quand il se releva amiral. Un tonnerre d'applaudissement suivit sa nomination, cette fois autant de la part des soldats que des badauds. Un instant plus tard, dix coups de canon retentirent les uns après les autres tandis que le son des cornemuses, des ventrioms, des cors et des tambours emplissaient l'atmosphère.

Orlothin sentit une main se poser sur son épaule. Il se retourna et vit le patriarche Voexann qui le dévisageait.

— Approche, l'apostropha-t-il en l'entraînant à l'écart de l'estrade et en baissant la voix. Je crois que tu devrais partir au plus vite. Chaque minute éloigne mon frère d'ici – et chaque heure est une occasion pour lui de faire des ravages. Il faut que tu l'arrêtes, que tu le ramènes à la raison.

Le nouvel amiral répondit par une grimace involontaire. Il était plus que conscient des responsabilités qui lui incombaient à présent. Juste avant la cérémonie, l'ancien amiral avait véritablement fait sécession. Il s'était enfui avec un tiers de la flotte pour une destination inconnue, avec des intentions mystérieuses – mais il ne demeurerait qu'une certitude : ses intentions étaient mauvaises. Aussi, le nouvel amiral n'avait pas le temps de se réjouir de sa nomination. Il avait dès à présent une mission à accomplir, et pas des moindres : il devait rattraper son propre prédécesseur. C'était un combat singulier, et il devrait montrer sa valeur.

Son adversaire n'était rien d'autre qu'une légende : Voexannenha'Balgazor, amiral de renom et frère de l'aqualish le plus puissant du monde.

Orlothin se souvenait de lui comme d'un aqualish prématurément âgé, aux faiblesses physiques évidentes ; son cœur lui jouait des tours, et il ne pouvait se permettre trop d'efforts. Mais Balgazor était également un Voexann, et en était fier ; il gardait en toute circonstance un masque de calme, et il savait accorder sa confiance à ceux qui la méritaient à ses yeux. *Je ne l'ai jamais eu*, regretta Orlothin. *Il n'a jamais supporté que son frère décide de me nommer comme successeur.*

L'amiral Balgazor avait su imposer une stature à sa fonction ; il était respecté par tous ses marins et craint par certains, de sorte qu'aucune insurrection n'avait jamais marqué les longues années de son service. Il était unanimement reconnu comme très compétent ; son sang-froid à toute épreuve et sa détermination sans faille avaient eu raison de tous les problèmes auxquels la Marine avait fait face.

*Qu'est-ce qui a bien pu le conduire à désertier et à se rebeller ainsi ?* s'interrogea le nouvel amiral. *Est-ce qu'au fond, il n'aurait pas raison ; je ne serais qu'un incompetent ?*

Orlothin secoua la tête ; il ne fallait pas qu'il ait ce genre d'idées noires. Il savait qu'il avait toutes les connaissances nécessaires à sa fonction ; lui manquait juste l'expérience, qui lui viendrait avec le temps.

*Alors, que dois-je penser de lui ?* s'interrogea-t-il.

C'était une question à laquelle il n'avait pas de réponse.

# CHAPITRE 2

## THÉOS, ROYAUME VOLTURYEN.

La pâle lumière du soleil du Nord inondait froidement la chambre d'Half Théos, qui était allongé sur un confortable lit en chêne, soigneusement sculpté, et recouvert d'une immense couverture en peau d'ours blanc. Sa tête était retenue par un oreiller bourré de plumes qui lui englobait parfaitement les oreilles, les protégeant ainsi du froid pénétrant dans la pièce.

On entendait le vent siffler au travers des fenêtres entrouvertes, et la chaleur générée par l'immense cheminée à l'autre extrémité s'échapper inéluctablement, faisant froncer les sourcils du nain qui cherchait à conserver le plus longtemps cet abri chaud et douillet.

Lentement, et avec un léger sourire – celui mi-narquois, mi-apaisé – il écarta son bras gauche, cherchant à tâtons le corps de son épouse endormie. Mais ce petit sourire s'effaça rapidement lorsqu'il comprit – à force de chercher en vain – qu'elle n'était plus dans le lit.

Frustré, il se recroquevilla de nouveau pour conserver la douce chaleur de son lit, retrouvant la sérénité et la quiétude du sommeil déjà avancé.

Avant qu'un oreiller ne lui percute le visage à pleine vitesse...

Passée la torpeur de ce réveil si brutal, Half n'eut même pas besoin de chercher qui pouvait bien être l'auteur de ce crime abominable que de l'avoir tiré si brutalement de son sommeil... Cette marque était celle de la seule

personne au monde qui avait l'effronterie de le provoquer... Dans un grognement mêlé à un ricanement, il répondit :

— Je ne suis pas encore disponible, Ylinia, susurra-t-il d'un ton moqueur.

La réponse ne se fit évidemment pas attendre. Il n'eut même pas le temps d'ouvrir les yeux qu'une ombre se jeta sur lui en riant. Il lui fallut quelques secondes avant de recouvrir totalement la vue, pour découvrir une image digne des plus beaux rêves...

Ylinia l'enserrait tendrement dans ses bras, et lui déposait un léger baiser sur les lèvres en le fixant d'un air espiègle qui gonfla son cœur de tendresse.

Avant de tirer violemment la couverture, révélant le corps nu d'Half aux assauts piquants du froid matinal et automnal.

Ylinia Théos se résumait parfaitement à ce genre de situation : une tendresse intense... mêlée à un sens du devoir immense.

Et Half l'adorait plus que tout pour cela...

Elle ne ressemblait à personne, elle n'était pas l'une de ces naines propres et espiègles dont seule l'apparence comptait à leur esprit dominé d'étroitesse. Mais elle n'était pas non plus ce genre de cœur de pierre dont le sens du devoir était aussi inviolable que les coffres des Halles.

Ylinia était les deux à la fois... et Half aimait cette originalité plus que tous les trésors enfouis, par-delà chaque océan et encore au-delà de chaque montagne.

Un regard doux et dur en même temps jugeait et dévorait le nain qui ne savait jamais quand il pouvait rire d'elle ou non.

Mais jamais. Jamais quelqu'un d'autre que lui n'avait réussi à briser cet énigmatique regard ; c'était peut-être pour cela qu'elle l'avait finalement demandé en mariage...

Car oui, chez les nains, c'était le plus souvent la femme qui faisait le premier pas ; une tradition qu'aucun des autres peuples d'Auritanie n'avait comprise. Pourquoi ce peuple si fier et si dur à la fois laissait-il de *pauvres bonnes femmes* les diriger comme un chef commande à son orchestre ?

Eh bien peut-être parce qu'ils avaient compris avant tout le monde que l'amour ne se commandait pas, et qu'il fallait respecter la gent féminine avec le même égard que celle masculine...

*Le bonheur, c'est l'équilibre*, songea-t-il avec quiétude.

C'était une naine qui paraissait âgée d'une centaine d'années seulement – cent cinq en réalité. Mais sa beauté n'avait d'égal que son caractère aussi trempé



qu'indomptable, qui avait tant de fois fait trembler les murs de ce château centenaire.

*C'est le mot*, songea Half en dévorant des yeux sa femme. *Indomptable comme les plus puissantes tempêtes de l'Hiver, mais douce et charmante comme les plus beaux soleils d'Été.*

En somme, aucun nain n'était aussi comblé qu'Half Théos, aucun seigneur n'était aussi riche et noble que lui et sa bien-aimée, aucun roi n'avait ce qu'eux deux avaient depuis tant d'années.

*L'équilibre, l'amour, la sérénité*, pensa le seigneur nain en embrassant sa femme de nouveau.

*Et pourtant*, soupira-t-il, *ils étaient nombreux à me dire que je commettais la plus grande erreur de ma vie en épousant une roturière. Mais si c'était une erreur, je la referais mille fois encore !*

Son ange était de taille moyenne pour une naine, avec ses un mètre quinze. Elle était un peu empâtée mais conservait une finesse dans sa silhouette élancée, avec des épaules arrondies et de petits seins. Son visage était celui d'une cheffe : un petit nez en trompette, de belles joues rebondies et d'incroyables yeux noisette qui lui donnaient cet air aussi espiègle que sévère. Sa bouche était petite, et fermée par de fines lèvres roses ; elle ne portait pas de maquillage, elle était naturelle, comme toujours...

Mais le plus beau chez elle, c'étaient bien entendu ses épais cheveux bruns qui retombaient en de splendides cascades sur ses épaules en plus d'onduler légèrement à chaque mouvement...

Il était très rare de la voir ainsi, car elle les portait tout le temps en tresses ; Half voyait donc cela comme un privilège que de pouvoir l'admirer sous cet angle. Enfin, pour couronner le tout, elle portait une tunique de laine blanche et grise avec un pantalon de cuir fin, le tout recouvert d'un manteau de fourrure blanche.

— Tu vas me fixer bêtement encore longtemps ou bien te décideras-tu enfin à te mettre quelque chose sur le poil ? asséna-t-elle d'un ton sec, mais en laissant échapper un petit sourire quelques secondes après en voyant le visage déconfit de son mari.

Half sourit face à cette pique acerbe et pourtant véridique.

Il se leva, posant ses pieds nus sur le long tapis rouge et noir qui recouvrait le sol dallé de la pièce. Il marcha en direction d'Ylinia et s'approcha pour l'embrasser une nouvelle fois. Il était un peu plus grand qu'elle, et pouvait se permettre de la regarder de haut, avec un sourire espiègle.

Mais ce ne fut pas la douce peau de sa femme que ses lèvres rencontrèrent, mais bien le coton rêche d'une tunique qui lui faisait barrage...

— Habille-toi d'abord. On verra après pour le reste, ordonna la naine d'un ton amusé.

Elle sortit de la pièce, laissant Half seul avec ses vêtements étalés par terre.

*Je suis le plus heureux des nains*, songea-t-il en enfilant sa tunique. *Même avec une femme d'un tel caractère*, ajouta le nain moqueur en espérant qu'Ylinia lise dans ses pensées pour revenir.

Il enfila lentement sa tunique de coton, retrouvant peu à peu la chaleur perdue par ce réveil si peu conventionnel... Son pantalon de cuir était pendu sur un pare-vue à l'angle de la pièce décagonale dont les murs étaient recouverts de tapisseries représentant des scènes de chasse et d'autres grands événements en rapport avec ses illustres ancêtres.

Il ne restait du feu de cheminée de la veille que quelques cendres et braises légèrement rougeâtres qui ne dégageaient désormais qu'une faible chaleur, laissant peu à peu le froid envahir la pièce et mordre les joues barbuées du seigneur nain.

Après s'être habillé, il tira les rideaux de l'une de ses fenêtres pour observer le soleil baigner sa ville et son château qui se réveillaient tous deux peu à peu.

Sa chambre se trouvait au sommet d'une des plus hautes tours du château de la ville ; depuis ce perchoir, Half voyait la totalité de sa cité se jeter à ses pieds ainsi que la vallée, recouverte d'une fine couche d'herbe verte parsemée d'ajoncs s'étalant à perte de vue.

*La lande du Nord*, pensa le nain en noyant son regard dans ce paysage si emblématique et énigmatique à la fois.

Il inspira profondément l'air pur et froid l'entourant, et savoura les notes sèches de charbon, d'aiguilles pins, et de céréales qui flottaient dans l'atmosphère...

Il posa ensuite son regard sur les splendides contreforts des monts du Nord.

Les immenses et majestueuses Montagnes Crésussiennes ceinturaient cette vallée de paix par le Nord et par l'Est, où elles se terminaient à la mythologique forteresse des Halles – trop éloignée pour être à portée de vue.

C'était dans ce paysage qu'il était né. Dans le Nord. À la fois dure et froide, sincère et accueillante, sauvage et naturelle, cette région était le cœur d'origine du peuple nain d'Auritanie. Et elle était gouvernée depuis des siècles entiers par l'une des plus puissantes et respectées familles naines : les Théos, dont il

était le descendant de droite ligne, ayant succédé à son père, Ulrich, voilà une quarantaine d'années.

Ainsi, et depuis plus de quatre décennies, il gouvernait cette région avec efficacité et droiture ; dans la même ligne directrice que tous les Théos avaient appliqué et appliquaient encore.

*D'acier sont nos racines, d'or, notre honneur*, se remémora-t-il.

Outre sa position de seigneur, Half était aussi rex-leader - l'équivalent du titre de maréchal chez les humains. Il devait ses galons à deux conflits aussi violents que rapides qui avaient forgé sa notoriété dans tout le territoire. Ces honneurs lui avaient valu une place de choix auprès du Roi, une place fort enviée par noblesse naine.

Le gouverneur du Nord était un nain simple et fier qui ne se souciait que du bien être des siens, et de la sécurité de ses frontières. Peu de seigneurs venaient manger à sa table, et dormir sous son toit ; il était jugé fou par certains, sanguinaire par d'autres.

Mais tout ceci n'était que le masque derrière lequel se cachait le seigneur de Théos pour se faire respecter au-delà de ses terres, et avoir la paix pour profiter de la vie paisible du Nord.

Il n'avait cure de ce que pouvaient bien penser les noblaillons et autres notables dans la cour de Volturya, et il se moquait éperdument des ennemis qu'il pouvait se faire à chaque fois qu'il devait descendre à la capitale. Il vivait au gré des saisons, dans la droite lignée de la philosophie familiale : il était froid et dur comme l'Hiver avec ses ennemis, doux et chaleureux comme l'Été avec ses amis, calme et stoïque tel l'Automne devant ses supérieurs, aimable et rassurant comme le Printemps devant ses subordonnés.

Le temps lui avait appris qu'il était inutile de chercher à changer les autres, mais qu'il fallait simplement profiter de cette vie toujours trop courte tout en accomplissant ses devoirs avec honneur.

Théos témoignait à elle seule de cette philosophie...

Les quartiers des forgerons commençaient déjà à allumer leurs fourneaux, et les premiers nains sortaient des nombreuses maisons de la cité pour aller au marché ou bien rejoindre les quelques guildes de la cité.

L'effervescence revenait peu à peu, en pleine harmonie avec la lueur naissante...

Il était le seigneur de cette ville, il était le garant de la paix. Comme son père et son père avant lui, il protégeait Théos et le Nord sans sourciller.

Chaque jour, après s'être réveillé, il admirait cette cité, la plus grande et la plus peuplée de la région.

Mais aujourd'hui, l'atmosphère était bien différente : il régnait un calme presque divin. Les rares bruits résonnaient longtemps avant de se faire avaler par le silence qui pesait de tout son poids sur la vieille cité grise.

Car aujourd'hui était un jour plus spécial que les autres.

Car aujourd'hui, le pavillon des Halles flottait au-dessus du château.

Car aujourd'hui, les nains portaient en guerre...

# CHAPITRE 3

## ABIPHIAN, HAUT-ROYAUME DE SKIPION.

Il était beau, intelligent, curieux de tout, d'un inébranlable optimisme. Tout lui réussissait, et il réussissait à tout. Ainsi se définissait Torrien, elfe vivant dans la campagne du Haut-Royaume de Skipion.

Depuis aussi longtemps que remontaient ses souvenirs, Torrien n'avait pas vraiment changé. À l'école, il avait toujours été le premier ; il était la fierté de son maître, et le modèle de ses camarades. Dans les traditionnelles compétitions organisées chaque été, au village, il remportait haut la main tous les duels à l'épée. Il s'illustrait, de surcroît, à chaque bravade ; c'était véritablement, tous s'accordaient à le dire, un archer talentueux. À tous les concours – de mathématiques, de sciences physiques, d'histoire, de poésie... – l'elfe s'était toujours distingué.

Mais tout dans ses manières comme dans son apparence témoignait de sa simplicité. Torrien restait d'abord un paysan, comme ses parents et ses grands-parents avant lui. Il aimait travailler la terre : c'était pour lui l'activité la plus banale et la plus noble. Il était toujours volontaire pour aider un voisin, un ami, comme un parfait inconnu. Au village, le jeune elfe connaissait tout le monde, et il était ami avec chacun. Comment aurait-il pu ne pas l'être ? Curieux, avenant, souriant, prévenant, travailleur, il était à vingt ans mieux qu'un exemple pour les autres elfes.

Son seul et unique objectif, c'était d'être heureux, il avait décidé qu'il le serait en travaillant, en demeurant altruiste et en servant son pays. Il voulait donner

aux autres ce qu'il avait lui-même reçu : la gentillesse d'une famille aimante, la politesse enseignée par les coutumes, le savoir pour les esprits curieux.

Une chose, une seule, manquait à Torrien : la grandeur de sa naissance. Lui et sa famille n'étaient pas bien riches, mais ne vivaient pas non plus dans la misère : ils possédaient leur terre, et mangeaient à leur faim. Si l'elfe se considérait comme chanceux, il restait de la plus basse extraction.

Heureusement, sa naissance, qui dans les autres terres de l'Auritanie l'aurait condamné à se contenter de sa modeste position, n'était pas un obstacle chez les elfes. Ce peuple avait certes bien des défauts : sa quasi-immortalité, sa sagesse et sa conscience de sa supériorité naturelle face aux autres espèces l'avait rendu hautain, voire méprisant vis-à-vis de ses voisins – au premier lieu desquels les nains. Mais il fallait bien reconnaître une chose aux elfes : ils souhaitaient que chaque elfe, d'où qu'il vienne, trouve sa juste place dans la société selon ses talents et ses aptitudes, pour servir au mieux le Haut-Royaume. Alors, chacun recevait, jusqu'à ses vingt ans, une instruction exigeante, complète et gratuite.

Et lorsque venait l'année de leurs vingt ans, tous les elfes du Haut-Royaume de Skipion se réunissaient pour passer le concours d'Ejmös – du nom du premier mois de l'année, au moment où le concours était organisé. Les résultats à ce concours détermineraient le poste que chaque elfe exercerait dans le futur...

Ce jour-là était précisément un jour extraordinaire pour Torrien. Lui-même avait eu vingt ans quelques mois auparavant. Le premier jour du mois d'Ejmös, et avec lui le concours, s'approchaient à grand pas.

Aujourd'hui, c'était le jour de son départ.

Si son naturel optimiste l'encourageait à ne pas tant s'en faire, il n'en demeurait pas moins tiraillé par l'incertitude. S'il avait su à quoi s'attendre, il aurait probablement fait peu de cas du concours ; mais la tradition voulait qu'un voile de secret occulte la nature de ces épreuves.

Les rumeurs sur cette tradition séculaire étaient pourtant nombreuses : l'on murmurait ainsi que le test se passait dans des lieux secrets, au fond de souterrains dont personne ne connaissait l'existence ; que l'on y procédait à des expériences énigmatiques, des rituels ésotériques ; ou encore que l'on accédait alors à des savoirs que nul autre qu'un elfe ne pouvait posséder, quelque chose qui annihilerait, à jamais, tout nouveau déclin de la civilisation elfe...

Toutefois, aucun de ces dires extravagants n'était réellement fondé. Cela n'empêchait pas le mystère de s'entretenir ainsi – depuis toujours, semblait-il –

mais une chose était néanmoins certaine : ce test se passait à Valin, la ville du savoir, la seconde plus grande ville du territoire des elfes, après la capitale du royaume, Skipion !

Pour se rendre à Valin, Torrien devait d'abord se rendre à Hydria, la ville la plus proche de son village. Il s'y rendait à pied, et il y avait près d'une journée de marche. Une marche solitaire, au milieu des champs et des collines verdoyantes du Haut-Royaume de Skipion : voilà une perspective qui ravissait Torrien !

Lorsqu'il se retrouva au sommet d'une petite colline, il perçut, dans le lointain, la cité d'Hydria. C'était la plus grande ville du centre du Haut-Royaume, et avec ses édifices colorés hauts de quatre à cinq étages, son mur d'enceinte en granit, et son agitation permanente, la cité avait de quoi impressionner le jeune Torrien !

Lorsqu'il franchit les portes de la ville fortifiée, il se sentit tout à coup bien insignifiant, au milieu de la foule. Il était ici anonyme, il ne connaissait personne ; cette perspective le grisait tout autant qu'elle l'effrayait.

Il savait surtout que nul ne le reconnaîtrait. Il fallait dire que l'apparence de Torrien était des plus banales : quand, ce matin, il avait observé son reflet, il avait vu celui d'un jeune elfe plutôt grand – presque deux mètres – aux traits fins, au nez étroit et camus, à la peau d'ordinaire pâle, aux longues oreilles pointues qui dépassaient de son béret. Il avait des yeux de jade, qui brillaient presque de défi ; ses cheveux étaient courts et bruns.

Il avait passé une tunique blanche, qu'il avait resserrée d'une lanière de cuir, chaussait des souliers de couleur sombre, et ceignait un béret assorti. C'était là sa tenue habituelle, lorsqu'il n'allait pas aux champs. Un baluchon complétait sa panoplie de voyage.

Après s'être perdu dans un dédale de rues étroites et pentues, il se résigna à demander son chemin. Il aborda une elfe d'âge plus que respectable, dont les longs cheveux blancs descendaient presque jusqu'aux chevilles. Lorsqu'elle l'interpella, elle manqua de laisser tomber l'épais manuscrit qu'elle lisait silencieusement, assise sur le perron d'une boutique.

— Tu m'as fait peur, mon garçon ! s'exclama-t-elle. Que veux-tu ?

— Pourriez-vous m'indiquer le chemin vers la gare, s'il vous plaît ? s'enquit Torrien d'un ton courtois.

— Bien sûr, répondit obligeamment la vieille elfe, avant d'énumérer une liste de ruelles et de directions. Tu pars pour Valin, c'est cela ?

— C'est exact, madame, confirma le jeune elfe. Je pars pour le concours d'Ejmös.

Le visage de la vieille elfe s'illumina.

— Je suis sûr qu'il n'y aura que des jeunes de ton âge dans le train... Mais il ne faut pas que tu aies peur de ce concours. Il y a fort longtemps, j'étais à ta place... Ce sera la meilleure chance que tu auras pour montrer tes talents. Je suis sûr que tu vas y arriver, mon garçon. Bon courage à toi !

Torrien remercia son interlocutrice, puis repartit sur son chemin. Il n'avait pas de temps à perdre. Tout en marchant, il repensa aux encouragements de cette inconnue à qui il avait demandé son chemin. Cela lui avait rappelé le moment déchirant, où, ce matin, il avait fait ses adieux à ses parents et ses grands-parents, à la ferme. Il ne savait pas combien de temps s'écoulerait avant qu'il ne les revît.

Alors, il se doutait qu'une image allait rester gravée dans sa mémoire : quand il s'était retourné pour contempler une dernière fois sa maison, une petite chaumière au milieu d'une vaste étendue de champs. Sur le seuil de la porte, ses deux parents le regardaient et lui faisaient un petit signe de la main. En cette matinée d'hiver, le soleil brillait d'un doux éclat, les oiseaux chantaient et quelques papillons voletaient même autour de lui. Tout semblait alors aller pour le mieux. C'aurait été oublier que la vie de Torrien était à l'aube de grands bouleversements...

Sur ces souvenirs, Torrien parvint devant la gare. C'était un édifice récent, d'apparence moderne, avec ses poutres en acier et ses grandes verrières. Elle était à l'image du train, inventé par les elfes il y a seulement quelques décennies. C'était là la plus grande révolution technique depuis bien des siècles, que toutes les autres espèces enviaient aux elfes.

Il s'attendait tout de même à ce qu'il embarque dans un train tracté par des chevaux, qui représentaient l'immense majorité des convois. Aussi, quelle ne fut pas sa surprise quand il vit apparaître, au loin, une locomotive, crachant un long nuage de fumée blanche ! Des locomotives comme cela, il n'y en avait qu'une poignée dans le Haut-Royaume, et dans toute l'Auritanie. Quelle chance avait-il d'embarquer dans l'une d'entre elles !

Le train entra doucement en gare. Il était magnifique, en parfait état – il devait avoir été construit quelques années auparavant, tout au plus. Chacune des voitures était somptueuse, en bois sombre, et Torrien fut honoré de grimper dans l'une d'entre elles. La vieille elfe ne s'était pas trompée : la voiture n'était occupée que de jeunes elfes d'une vingtaine d'années, en route pour le



concours. Torrien s'installa auprès d'une jeune elfe à l'air sympathique. Le convoi s'ébranla peu après. Il y en aurait pour plus d'une journée de voyage. Il allait pouvoir se reposer, après sa marche éprouvante.

Le train démarrait, roulait, s'arrêtait, démarrait de nouveau ; Torrien regardait le paysage, mélancolique, perdu dans ses pensées. Pour la première fois il quittait sa famille, pour la première fois il quittait son village, pour la première fois il avait vraiment peur. Que lui réserverait son futur ? Il l'ignorait, et cette ignorance l'angoissait. Mais, encore une fois, il pouvait encore espérer...

*De grandes choses. Le futur me réserve de grandes choses.*